

SLAG VAN WATERLOO

Zoo meld ons Nederlands Historie, Wat saam verbonden krogt vermag
Geen volk ! die zoo veel roem en glorie, En zoo veel overwinning zog.



De vier Echten.

Die vier Echten syn thans vermaend door 't oorlogs vuur, "Wilt dat hardt plaats gehad mit Keizer Napoleon". Niem sleng voor menig heldt syn hechte levens uit; Men stond, den Vort gewyd, dus met geraute hante.

Lieux d'outrage par l'immense exploit. Oh fort valence l'Empereur Bonaparte.
Le brave Napoléon défend ses droits. Ah ! de l'honneur, jamais il ne dévra.



Waterloo.

Hier was te Waterloo ! ware men vol helden moed. Den vyand durf te staan, ten spij van de gewezen.
Men vocht met fier knucht en offerte syn bloed. Voor eenen diebre Vater, handhaften en Alaren.

Ce fut à Waterloo que nos braves guerriers s'immortalisèrent par leur rare courage.
Ils y combattirent tous, les plus nobles faisons. L'ennemi s'opposa qu'une impulsion rage.



Vrienden van Napoleon.

Het opstap in dan daer, dat dezen groeten held ! Nieuwsgierigen vond den moed van de grallende machten,
Want Napoleon vloekte hem, en hakt voor het geweld. En 't was niet bevreest, voor 't lot dat hem sal wachten.

L'époque est donc venue, où ce fameux bâton. Se voit cada drooper, sur les troupes alliées.
Napoléon s'enfuit et n'a plus de roya : Ainsi se terminent ces hante débâcles.

BATAILLE DE WATERLOO

Des fastes Belges qui ne connaît l'éclat ! Du Belge, le courage et la noble vaillance,
Toujours ont fait de lui le bon et vrai soldat. On le retrouve ainsi à la Belle-alliance.



E. K. H. Will. Fred. Græc. Luter. Kroonprins der Nederlanden is by vier Echten, op den 14 Juny 1815 door
de Fransen omringd; doch door het nevense hantje ontsnapt. Wiens dapperheid en moed van gichebaer is gebleken,
Zy redtten koning Vorst uit vuur van 't Frans kanon. Waar voor hy hon eerder met Fredrik's Ridderschen
Sint-Albrecht Royle le Prince blidende des Pays-Bas fut overvallen par les François, aux quatre bras, le 16 Juin
L'armée entour le Prince héritier. Ta partie assautt ceptieen baillons.
Tu sauras ton Prince! regle de militaire. Te van dit Fieldbed la décompte.



De Schotten brengt de veroverde standaarden aan den General en Veldmarschall den hertog van Wellington,
Zoo deed ook 't Britse volk, hun dapperheid hier zien. Toen 't edele Schotten corps vol moed en ander schroeven
An hunnen Wellington de standaard gaven bren. Doe 't beleid en oeding den Fransen had connumer-

Les Ecossais apportent au Général Feld-Marschal Duc de Wellington, les drapeaux pris par eux.
Des braves Ecossais admire la conduite ! A leur grand plaisir, un héro Wellington.
Ils offrent des drapeaux dont l'ennemi en fuite. A ce, honnêtement, leur faire l'abandon.



De beide Veldmarschallen Wellington en Blücher by Belle Alliance.
Dens' Generalen slagen hier het schou verhoed. Met dinkbaarheid, dewyl Napoleon moet wyken,
Doch sloegen men gekk een te. Slik in 't rond. Op Officien die oorschuldig dat liggen, nu als lyken.

Les deux Feld-marschalls Wellington et Blücher près la Belle-alliance.
Ces deux grands Génitaux s'appossoient enroués. Des succès obtenus par la noble vaillance.
Puis après, ils jettent un regard douloureux. Sur tant de victimes mourant en leur présence.

Six gravures sur bois décrivant des scènes de la bataille de Waterloo,
éditées par P.J. Brepols à Turnhout entre 1817 et 1833

© Atlas van Stolk, Rotterdam.

Retour sur Waterloo et les Quatre-Bras

UNE RÉVISION BELGO-NÉERLANDAISE ?

37

Napoléon en était certain. Le responsable de la défaite subie à Waterloo, ce n'était pas lui mais le maréchal Ney. Après son second exil, l'Empereur n'aimait pas évoquer la funeste campagne de 1815. Mais les journées étaient longues à Sainte-Hélène et, de temps en temps, il ne pouvait s'empêcher de lâcher quelques propos sur Waterloo. Les quatre officiers fidèles qui l'avaient suivi en captivité notent alors avidement ses paroles pour les faire figurer, plus tard, dans leurs mémoires officieux de l'Empereur. À l'un d'entre eux, le baron Gaspard Gourgaud, Napoléon confia, fin février 1817, qu'il aurait mieux fait de placer Soult plutôt que Ney sur l'aile gauche. Il ajouta aussitôt n'avoir jamais pensé que Ney qui, soit dit en passant, lui avait signalé l'importance du site des Quatre-Bras, négligerait de s'emparer de ce carrefour. Spéculer sur «ce qui se serait passé si ...» n'avait aucun sens, selon l'Empereur. Pour lui, le chapitre Waterloo était clos. En outre, *la vérité historique*, cela n'existant pas.

L'adversaire de Napoléon, Wellington, pensait de même à l'issue de la bataille. La vérité sur Waterloo ne serait jamais découverte. Dans une lettre à l'homme politique et auteur irlandais John Croker, Wellington écrivait: «L'histoire d'une bataille ressemble au compte rendu d'un bal officiel. Quelques personnes se souviennent de petites séquences [...] mais personne ne sait plus, après coup, dans quel ordre [...] elles se sont déroulées».

Le manque de confiance dans l'historiographie tant chez Napoléon que chez Wellington est pour le moins étonnant, car après 1815, l'un comme l'autre, ils ne laissèrent pas passer une occasion de s'approprier le récit de Waterloo. À la différence de sa défaite à Leipzig en octobre 1813, Napoléon savait transformer en gain la perte subie à Waterloo. Avec la défaite et l'exil vers la lointaine Sainte-Hélène qui s'en suivit, le mythe autour de lui ne fit que croître. Après sa mort en mai 1821, il devint un martyr en France mais aussi en Belgique et, partiellement, en Allemagne. Après 1840, les Français ne voyaient plus Waterloo comme une cuisante défaite, mais comme un sommet glorieux et héroïque de l'histoire nationale: Napoléon et son armée avaient livré et, à dire vrai, presque gagné un admirable combat. «Waterloo! Morne plaine!», s'exclamait Victor Hugo. Wellington se servit surtout de Waterloo pour accroître son influence. En 1828, il devint Premier ministre. Bien qu'il s'en soit toujours défendu,

le duc fit largement usage de Waterloo pour la politique et son profit personnel, jusqu'à sa mort.

En niant, presque tout de suite après la bataille, la vérité historique, Napoléon et Wellington donnèrent le signal de départ d'un nouveau combat, d'un combat pour la mémoire de Waterloo et, plus important encore, pour le contrôle de l'histoire de l'Europe. L'historien belge Johan Op De Beeck conclut à juste titre que l'Empereur et le duc avaient de la sorte rendu «pour de bon impossible» un jugement définitif et satisfaisant sur Waterloo. À partir du 19 juin 1815, Waterloo fait d'autres perdants que durant la bataille elle-même, à savoir les Prussiens, et surtout les Néerlandais et les Belges qui avaient engagé du côté anglais plus de 35 000 hommes.

Le chauvinisme britannique aux Quatre-Bras

La contribution des Prussiens, Belges et Néerlandais à Waterloo fut et demeure surtout minimisée dans l'historiographie britannique. C'est ainsi que manquent souvent à l'appel dans les études anglaises de grands officiers belgo-néerlandais tels que Jean Baptiste baron van Merlen, le prince d'Orange, Jean Victor de Constant Rebecque et Chrétien Henri Scheltens. Pour beaucoup d'historiens britanniques, Wellington dut se battre non seulement contre les Français, mais aussi contre l'incompétence des troupes étrangères placées sous son commandement.

C'est peut-être bien dans le récit de la bataille des Quatre-Bras rédigé par les historiens anglais des XIX^e et XX^e siècles que l'appropriation de Waterloo par les Britanniques est la plus évidente. Au petit matin du 16 juin 1815, soit deux jours avant Waterloo, des troupes françaises supérieures en nombre, sous le commandement du maréchal Ney, livrèrent à ce carrefour un combat féroce contre des forces prussiennes, belges et néerlandaises placées sous le commandement du prince d'Orange. Par un engagement courageux et habile des troupes belges et néerlandaises, l'état-major du prince sut empêcher Ney de s'emparer du carrefour stratégique et ralentir ainsi la progression des Français en direction de Bruxelles. Initialement, Wellington n'avait pas réalisé l'importance stratégique des Quatre-Bras. Le soir du 15 juin, insouciant, il s'était rendu à un bal chez le duc et la duchesse de Richmond. Il n'avait pas conscience du fait qu'une prise de contrôle du carrefour signifiait que Napoléon pourrait atteindre Bruxelles à peu près sans encombre. La chance pour le duc fut que le chef d'état-major néerlandais Constant Rebecque et le général Perponcher-Sedlnitsky aient fait surveiller les Quatre-Bras, contre ses ordres, par le major Von Normann et le régiment du colonel Bernard de Saxe-Weimar.

S'il n'en avait pas été ainsi, jamais Wellington n'aurait remporté la victoire. Napoléon affirma en 1817 qu'il n'avait pas perdu Waterloo le 18 juin, mais le 16 juin aux Quatre-Bras: «Sans l'héroïque détermination du prince d'Orange qui, avec une poignée d'hommes, a osé prendre position aux Quatre-Bras, je prenais l'armée anglaise en flagrant délit et j'étais vainqueur». Si Ney avait débordé les troupes néerlandaises, belges et britanniques aux Quatre-Bras, Wellington n'aurait pu prendre aucune position à Waterloo.

L'historiographie anglaise fournit beaucoup d'explications, mais tout porte à croire cependant que Wellington se soit trompé le 15 juin quant à la rapidité avec laquelle les

Jan Willem Pieneman

De slag bij Waterloo (La Bataille de Waterloo), huile sur toile, 567 x 823, 1824.
Le duc de Wellington vient d'apprendre que les Prussiens arrivent. Le jeune prince d'Orange se retrouve blessé sur un brancard



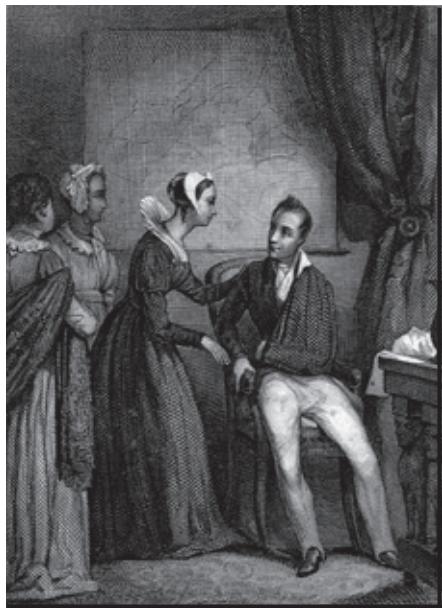
© Rijksmuseum, Amsterdam.

Français progressaient et qu'il ait eu en effet de la chance de disposer de l'intelligence militaire de Constant Rebecque et Perponcher-Sedlnitsky. La décision de Wellington de laisser les Quatre-Bras sans surveillance et sa légèreté en allant au bal donné par le duc et la duchesse de Richmond ont effectivement pris des proportions mythiques dans la littérature anglaise. Faire la fête avec insouciance à la veille du combat, peut-on imaginer une illustration plus séduisante de bravoure chevaleresque? Le charme et la hardiesse de Wellington firent de lui l'incarnation de la britannicité.

Mais les historiens britanniques ne se bornèrent pas à innocenter le comportement de Wellington les 15 et 16 juin 1815. Vers 1845, William Siborne affirma dans son *History of the War in France and Belgium* que les désertions avaient été nombreuses dans les troupes belgo-néerlandaises aux Quatre-Bras et qu'à plusieurs reprises, lors de la charge des cuirassiers français au bois de Bossu, le prince d'Orange avait donné trop tard l'ordre de former le carré, provoquant aux Quatre-Bras la mort inutile de beaucoup de soldats alliés. Siborne prétendait que l'inexpérience du prince néerlandais Guillaume avait également joué un rôle à Waterloo; le prince aurait envoyé le colonel Von Ompteda à la mort en lui confiant la mission d'attaquer la ferme de la Haie Sainte après que les Français s'en étaient emparés.

La disqualification du prince Guillaume et des troupes belgo-néerlandaises par Siborne et par les historiens britanniques jusqu'à nos jours fut dictée par le nationalisme anglais. *Slender Billy*⁴ aurait été un commandant «mollasson» qui sans Wellington était incapable de conduire des troupes. Le prince était effectivement jeune à l'époque de la campagne de 1815. Cependant, il n'était pas inexpérimenté en tant que commandant. Il n'était pas non plus une nullité militaire. Les soldats et les officiers le respectaient, pas seulement à cause de sa naissance, mais aussi comme officier.

Au Portugal et en Espagne, où il avait combattu sous les ordres de Wellington dans les années 1811-1813, il avait prouvé son courage et, en dépit de son jeune âge, sa capacité à



Frederika Louisa Wilhelmina de Prusse, la première reine des Pays-Bas, s'occupe de son fils blessé. Dessin paru dans un livre de C.P.E. Robidé van der Aa édité par G.J.A. Beijerinck à Amsterdam en 1838

© Atlas van Stolk, Rotterdam.

conduire des troupes en toute autonomie, aptitude peu répandue parmi les princes de la haute noblesse européenne. Selon l'historien militaire François de Bas, le prince montrait bien «une certaine témérité dans ses idées». La thèse de Siborne et de nombreux historiens anglais après lui, selon laquelle Guillaume n'avait tenu bon aux Quatre-Bras que parce qu'il était encadré par Wellington, est infirmée par les sources. Le duc lui-même déclara, le 19 juin 1815, que le prince «avait bien dirigé les manœuvres».

Les historiens britanniques portèrent un jugement tout aussi sévère sur les troupes belgo-néerlandaises. Mais contrairement à ce qu'ils prétendent, l'armée belgo-néerlandaise était composée en majeure partie de militaires expérimentés et couverts de lauriers, qui avaient servi sous Napoléon ou s'étaient battus pour les Alliés durant les premières guerres de coalition. Le nombre de Belges et de Néerlandais tombés aux Quatre-Bras et à Waterloo en dit assez sur leur participation au combat; à Waterloo, ils représentaient un homme sur six et, aux Quatre-Bras, plus du quart de l'effectif.

La critique des troupes belgo-néerlandaises par l'historiographie britannique va de pair avec le développement de la Grande-Bretagne en tant que grande puissance après 1815. La victoire sur Napoléon constitua le début d'une période de suprématie britannique qui devait durer jusqu'à la mort de la reine Victoria en 1901. Après un *Trafalgar Square*, Londres eut un *Waterloo Bridge* en 1817 et, en 1848, une *Waterloo Station*. Le nouveau statut de puissance mondiale était suspendu à des héros nationaux comme Wellington et Nelson. Wellington avait sauvé l'Europe de la domination française. Les rôles de la Russie, de la Prusse, de l'Autriche et de commandants comme le prince Guillaume, Blücher et Gneisenau n'avaient pas leur place dans cette construction.

Ils furent minimisés ou même passés sous silence, comme ce fut le cas pour Jean Baptiste baron van Merlen. Son action face aux cuirassiers français aux Quatre-Bras et sa mort héroïque à Waterloo demeurèrent longtemps absentes de l'historiographie britannique.

Le mythe belgo-néerlandais de Waterloo

Jusqu'en 1830 environ, les Néerlandais et les Belges furent confondus dans une histoire de Waterloo commune et les historiens, auteurs, poètes et peintres nationaux firent des efforts acharnés pour s'approprier la bataille. Des poètes flamands catholiques comme l'Anversois Jan Antoon Pauwels (1747-1823) présentèrent la victoire comme une libération, comme un terme à la domination française. Les officiers belges qui avaient combattu à Waterloo étaient célébrés en héros. Pour Jean Baptiste baron van Merlen par exemple, Adriaan Jozef Stips (1757-1834) écrivit une épitaphe rimée: *Antwerpenaer! Besproey deez «heylig» aerd met traenen. Waer 't heldenryk in rust, van uwen stadgenoot* (Anversois! Arrose de larmes cette terre «sacrée» Où repose ton concitoyen dans sa gloire). Les poètes néerlandais célébraient plutôt les louanges du prince d'Orange et soulignaient le lien entre la maison d'Orange et l'histoire des Pays-Bas du Nord, protestants.

Le roi des Pays-Bas Guillaume I^{er} se servit d'ailleurs, sans se gêner, de Waterloo pour asseoir sa légitimité, à l'instar de ses ancêtres avec la guerre de Quatre-Vingts Ans contre les Espagnols (1568-1648). Le souverain de la maison d'Orange considérait la bataille comme le moment de la fondation du Royaume-Uni. Il fit du 18 juin une fête nationale. Il distribua d'innombrables gravures représentant les hauts faits de son fils et des troupes belgo-néerlandaises durant la campagne contre Napoléon. On frappa des médailles et on organisa des concours de peinture de genre et de prose héroïque. La poétesse Katharina Schweickhardt (1776-1830) résuma avec lyrisme les sentiments patriotiques:

*De quelle manière le Batave et le Belge mirent à bas le tyran.
Et de quelle manière leur fer glorieux abattit ses Gaulois!*

Bataves et Belges, ensemble, comme une seule nation, ils avaient vaincu les Français.

Sur le lieu où le prince néerlandais avait été blessé, une pyramide fut érigée, surmontée d'un lion de bronze. Le champ de bataille devint une attraction, qui attira des touristes de l'Europe entière. Pour le Néerlandais qui n'était pas en mesure de faire le voyage, un panorama du champ de bataille fut dressé, durant l'été 1816, sur la *Leidse Plein* d'Amsterdam, en face du *Hollandsche Schouwburg*. Son promoteur, le libraire Maaskamp, annonçait fièrement que le panorama avait été composé d'après des sources authentiques. Un critique de la revue littéraire *Vaderlandsche Letteroefeningen* (Exercices de lettres patriotiques) qui alla le visiter à l'ouverture, en 1816, compara le panorama amstellodamois à celui réalisé à Londres par Burnet et Barker, qui venait juste d'ouvrir ses portes sur *Leicester square*. Les Britanniques, c'est ce qui ressort du commentaire des *Letteroefeningen*, n'avaient pas tardé à s'approprier Waterloo. Le tableau de Londres était une falsification historique. Excepté le prince d'Orange, pas un seul Belge ou Néerlandais ne figurait dans le panorama.



«Waterloo ! Morne plaine !»
(Victor Hugo)

© photo M. Hendryckx.

Peu de temps après l'étude de Siborne, Willem Jan Knoop publia une *Wederlegging* (Réfutation) des «accusations portées contre l'armée néerlandaise». Selon le lieutenant-général néerlandais, les Britanniques essayaient «d'amplifier la gloire de l'Angleterre» aux dépens «d'autres peuples». On parla aussitôt de «l'affaire Siborne», également parce que le prince Guillaume, devenu roi entre-temps, avait donné son approbation à la réfutation de Knoop. Comme Siborne, Knoop se laissait guider par les sentiments patriotiques - au cours de l'été 1846, on parla même d'un projet de duel entre eux.

Revalorisation belge et néerlandaise ?

D'une querelle comme celle de Knoops et Siborne, il ne reste pas grand-chose de nos jours. Ce genre de nationalisme semble révolu. Encore que. Pour celui qui visite maintenant le champ de bataille de Waterloo, il n'est question que de Napoléon et Wellington. La bataille où se confrontèrent environ 140 000 hommes y est réduite à un combat entre ces deux figures historiques. Waterloo a été réduit au récit de la victoire de Wellington sur le brillant Napoléon, un combat de coqs entre deux génies militaires, un duel entre un gentleman et un brillant usurpateur.

Est-ce à juste titre que des héros de Waterloo néerlandais et belges tels que van Merlen, le prince d'Orange, Constant Rebecque et Scheltens ont été omis? L'historiographie de Waterloo n'a-t-elle pas besoin d'une révision belgo-néerlandaise en réplique au chauvinisme de plus grands pays européens? Les Allemands ont eu un bon avocat en la personne de l'homme de lettres du XIX^e siècle Julius von Pflugk-Hartung, en particulier parce que ses travaux ont été réactualisés au XX^e siècle par l'historien Hofschröer et rendus accessibles aux historiens britanniques. Au début du XX^e siècle, il y eut aussi aux Pays-Bas et en Belgique une tentative conjointe pour sauver Waterloo de l'emprise de l'historiographie britannique: en 1908 et 1909, le général-major belge Jacques de T. Serclaes de Wommersom et le colonel néerlandais François de

Bas publièrent *La Campagne de 1815 aux Pays-Bas* en quatre volumes. Cependant ces ouvrages modifièrent peu la représentation britannique de l'histoire, car ils étaient écrits en français. La langue demeure d'ailleurs un problème aujourd'hui. Les plus récentes études belges et néerlandaises sur Waterloo sont en néerlandais et en français et n'ont, par conséquent, guère de lecteurs hors de l'aire néerlandophone.

Pour les commémorations de Waterloo, cela semble être le contraire. En 1965, ces célébrations furent remarquablement internationales, aussi bien aux Pays-Bas qu'en Belgique. Cette année-là, tandis qu'en Angleterre la reine, le Premier ministre Harold Wilson et l'élite britannique, au cours d'un dîner somptueux à *Whitehall*, portaient un toast à leur victoire de Waterloo, on s'évertuait aux Pays-Bas et en Belgique à donner à la commémoration un contenu aussi européen que possible. Les membres du comité néerlandais constitué pour la circonstance, parmi lesquels la princesse Beatrix, ne souhaitaient pas de nationalisme martial et interdirent plus ou moins une reconstitution de la bataille dans un stade de football à Nimègue. En Belgique, Waterloo était un sujet encore plus délicat, parce que les nationalistes flamands voulaient s'approprier le Lion. La Bibliothèque royale de Belgique se donna beaucoup de peine pour demeurer neutre dans ce conflit national et organisa une exposition de timbres-poste et de gravures consacrée à la bataille. Le gouvernement belge alla encore un peu plus loin. Les politiques situèrent la bataille dans l'histoire de l'Europe. Ils présentèrent Waterloo comme un épisode d'une longue série d'hostilités sur le sol belge: entre 1914 et 1918, puis 1940 et 1944, d'autres pays y avaient livré combat, aux dépens de la Belgique, petit pays neutre. Peut-être est-ce cela qui explique que, depuis déjà 200 ans, les Britanniques s'approprient impunément Waterloo. La Belgique et les Pays-Bas, nations neutres et de petite taille, n'ont pas de grande, de glorieuse histoire.

Jeroen van Zanten

Professeur d'histoire néerlandaise à l'«Universiteit van Amsterdam».

J.C.vanZanten@uva.nl

Traduit du néerlandais par Marcel Harmignies.

Publications consultées

JESPER HEINZEN, «A negotiated Truce: The Battle of Waterloo in European Memory since the Second World War», in *History & Memory*, XVI, n° 1, 2014, pp. 39-74.

JEAN-MARC LARGEAUD, *Napoléon et Waterloo : la défaite glorieuse de 1815 à nos jours*, La Boutique de l'histoire, Paris, 2006.

JOHAN OP DE BEECK, *Waterloo. De laatste 100 dagen van Napoleon* (Waterloo. Les Cent Jours de Napoléon), Manteau, Anvers, 2013.

JEROEN VAN ZANTEN, *Koning Willem II* (Le roi Guillaume II), Uitgeverij Boom, Amsterdam, 2013.

Note

1 «Billy-le-Svelte», surnom donné au prince d'Orange par les Britanniques, à cause de son cou, particulièrement long et mince.